

GLUCK (suite et fin)

Nous avons vu que *Alceste* fut le premier opéra où Gluck appliqua ses idées nouvelles dans toute leur étendue.

Il avait alors 46 ans. C'est une preuve de plus que, pour produire une œuvre puissante, il ne suffit pas d'avoir l'imagination irréflectée de la jeunesse, mais qu'il faut la science, la maturité de l'esprit et la sûreté de jugement, fruit de l'expérience et de l'observation.

Gluck pour ses derniers opéras eut la chance de tomber sur un poète intelligent « Calzabigi. »

L'influence du poète sur le compositeur est grande, car la musique faite sur des vers ineptes qui n'ont de beau que la forme, ne peut pas être belle et ne sera jamais qu'une suite de sons plus ou moins habilement combinés.

Il fit précéder *Alceste* d'une épître dans laquelle il expose ses idées et dont nous extrayons quelques passages :

« Lorsque j'entrepris de mettre en musique l'opéra d'*Alceste*, je me proposai d'éviter tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'opéra Italien, et qui, du plus pompeux et du plus beau des spectacles, avaient fait le plus ennuyeux et le plus ridicule.

« Je cherchai à réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus; je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'elle ajoute à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs.

« Je me suis donc bien gardé d'interrompre un acteur dans la chaleur du dialogue pour lui faire attendre une ennuyeuse ritournelle, ou de l'arrêter au milieu de son discours sur une voyelle favorable, soit pour déployer dans un long passage l'agilité de sa voix, soit pour attendre que l'orchestre lui donnât le temps de reprendre haleine pour faire un point d'orgue.

« Je n'ai pas cru non plus devoir ni passer rapidement sur la seconde partie d'un air, lorsque cette seconde partie était la plus importante, afin de répéter régulièrement quatre fois les paroles de l'air; ni finir l'air où le sens ne finit pas, pour donner au chanteur la facilité de faire voir qu'il peut varier à son gré, et de plusieurs manières, un passage.

« J'ai imaginé que l'ouverture devait prévenir les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on allait mettre sous ses yeux, et leur indiquer le sujet; que les instruments ne devaient être mis en action qu'en proportion du degré d'intérêt et de passion, et qu'il fallait éviter surtout de laisser dans le dialogue une dispartie trop tranchante entre l'air et le récitatif, afin de ne pas tronquer à contre-sens la période, et de ne pas interrompre mal à propos le mouvement et la chaleur de la scène.

« J'ai cru encore que la plus grande partie de mon travail devait se réduire à chercher une belle simplicité et j'ai évité de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté; je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression; enfin, il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce en faveur de l'effet. »

— Comme toutes les idées nouvelles, celles de Gluck rencontrèrent de grandes oppositions parmi un public habitué aux abus du théâtre italien, contre lesquels il voulait réagir.

Il s'en plaint amèrement dans l'épître dédicatoire de *Paris et Hélène*.

« On a cru, dit-il, pouvoir prononcer sur l'*Alceste* d'après des répétitions informées, mal dirigées et plus mal exécutées, on a calculé dans un appartement l'effet que cet opéra pourrait produire sur un théâtre.

« Un de ces délicats amateurs, qui ont mis toute leur âme dans leurs oreilles, aura trouvé un air trop âpre, un passage trop dur ou mal préparé, sans songer que, dans la situation, cet air, ce passage, étaient le sublime de l'expression, et formaient le plus heureux contraste.

« Bientôt après, une foule de voix se seront réunies pour condamner cette musique comme barbare, sauvage, extravagante.

Et plus loin :

« De légères altérations dans les contours ne détruiraient point la ressemblance dans une tête de caricature, mais elles défigureraient entièrement le visage d'une belle personne: je n'en veux pas d'autres preuves que mon air d'Orphée « *Che faro senza Euridice?* Faites-y le moindre changement, soit dans le mouvement, soit dans la tournure de l'expression, et cet air deviendra un air de marionnette.

« Dans un ouvrage de ce sens, une note plus ou moins soutenue, une altération de force ou de mouvement, un appogiature hors de place, un trille, un passage, une roulade peuvent ruiner l'effet d'une scène toute entière. »

Mais *Alceste* était loin de répondre au désir de Gluck. Il rêvait un poème régulier dont la musique ne ferait que fortifier les situations sans l'isoler de la pensée du poète.

Il choisit pour sujet *Iphigénie en Aulide*.

Son ami, le bailli du Rollet, attaché d'ambassade à Vienne, écrivit à cette occasion à l'opéra, une longue lettre qui parut dans *Le Mercure de France* et qui fut le commencement de cette fameuse querelle des Gluckistes et des Piccinistes, dont nous ne parlerons pas.

Malgré l'opposition de gens influents et grâce à la protection de Marie-Antoinette, élève de Gluck, *Iphigénie en Aulide* fut représenté à l'opéra le 19 avril 1774.

Le succès fut prodigieux.

Gluck refit alors *Alceste* pour le théâtre français. Heureusement, car dans cette pièce il avait encore sacrifié quelque peu au mauvais goût de l'époque. Mais, où il ne réussit pas, ce fut en retouchant *Orphée*, car en remplaçant la contralto par une mezzo, il fit perdre au sujet son caractère de profonde mélancolie. De plus, il gâta son œuvre pour faire plaisir à Legros, artiste en vogue alors, en y introduisant des traits de mauvais goût.

La lutte des Piccinistes et des Gluckistes, aigrie par la faute de l'Opéra qui avait chargé chacun des deux compositeurs concurremment de traiter le même sujet *Roland*, s'apaisa quelque peu par le départ de Gluck pour Vienne.

Le 3 mars, 1777, on représenta à Paris un nouvel opéra de Gluck *Armide*. Le succès se fit attendre. Le public n'avait pas compris. Mais bientôt sa froideur se changea en enthousiasme.

Dix ans plus tard, Gluck mourut d'apoplexie à Vienne, laissant une fortune considérable.

En Allemagne, il convient de citer parmi ses antagonistes acharnés le savant professeur Forkel, chose étonnante pour ceux qui ont lu l'étude approfondie et sérieuse que ce dernier a publiée sur Bach.

Les compositions de Gluck peuvent paraître vieilles, lorsqu'on les compare aux compositions modernes, d'une orchestration plus riche, mais elles ne

sont pas moins superbes. Le fond reste et la forme change. Les œuvres immortelles sont celles où l'idée est puissante même lorsque la manière de les exprimer n'est pas tout à fait aussi remarquable. Quand on considère les réformes que Gluck a fait dans la musique de son temps et les abus contre lesquels il a dû réagir, on doit s'incliner devant la puissance de son génie.

GHS.

ERRATUM. — Une ajoute de mots a fait de la dernière phrase de l'article consacré à J. N. Defrecheux, dans le dernier N^o, un affreux galimatias.

Au lieu de : Sans éclat, il est allé rejoindre ces humbles....

Il faut lire : Il fut de ces humbles....

Ce qui n'est pas une injure.

CONTE DROLE.

A Julien de la Ruvière, mien ami.

Or ça, ce matin de décembre, affaire grave l'on jugeait, dont l'annonce avait, en l'hémicycle au public réservé, attiré foule au local du tribunal correctionnel.

Par l'entremèment des voix en discussion, par les gestes et les attitudes toujours changeantes de ceux qui parlaient, de brouhaha et de houle la chambre voûtée s'emplit. Et parfois, dans ce bruit, résonnait l'impérieuse observation du gendarme de consigne, commandant le silence.

Tandis que, d'un côté de la barrière, le prétoire restait vide, — avec deux bancs où plaignants et prévenus, les uns à droite et les autres à gauche, se *chiendefayençaient*, et le bureau du tribunal, de drap vert habillé, — de l'autre côté s'entassait une délégation libre du « peuple souverain », hommes et femmes des deux sexes et de l'autre, ceux-là portant moustaches, barbes, favoris ou rien, celles-ci manœuvrant de la langue en lavandières exercées aux plus noirs lessivages. — Moustaches, barbiches, favoris, barbes, noires, brunes, rousses, blondes, grises, en pointes, en brosses, en éventails, en côtelettes, en fer à cheval, en collier, toutes formes, en un mot, adoptées par l'homme pour se distinguer des autres, restés singes. — (Qu'on me permette ici d'ouvrir une parenthèse, pour faire remarquer que bien mieux réussissent ceux qui ne portent poils d'aucune manière, car l'on sait que si nos frères des bois sont imberbes, — à un certain point de vue! — ce n'est jamais de la figure.)

Un silence apaisa le bruit; la cour fit son entrée. C'étaient un juge blanc, vieux, de noir enrobé; un greffier noir, barbu, portant bavette blanche. Un huissier précédait, rougeaud, bedonnant, soufflant, suant, gras et grasseyant, accouturé, par dessus son costume civil, d'une sorte d'Almaviva tellement petit, si minuscule sur la rotondité massive de l'individu, que celui-ci en était à peine revêtu, que ne l'eût été — proportions gardées — notre premier père Adam au Paradis terrestre, si, au lieu d'une feuille de vigne, il avait employé une foliole de persil.

Le juge, pour sa jovialité et son humeur riante, son esprit malicieux, mais aussi indulgent, était connu de tout le pays à la ronde. Il était adoré. Ses audiences parfois étaient d'un haut comique. — Et quand, hors du commun des affaires courantes, quelque histoire s'était passée qui devant lui s'allait juger, le public accourait avec l'envie de rire, bien certain tout au moins de ne pas s'ennuyer.

D'où, l'affluence de ce jour.

Et commence le défilé des causes; l'huissier appelait; les témoins racontaient; les avocats plaidaient; le juge prononçait; le greffier enregistrait; le condamné murmurait; le gagnant jubilait; le gendarme expulsait; et dans le fond, impatient, l'auditoire s'embêtait.

C'était une kirielle, non interrompue, de taloches, gifles, coups de poings, de pieds, de têtes, de gueule ou bien d'invectives pittoresques, droles, insensées mais... profondes, le tout coté à 26 francs pièce, au détail, avec rabais considérable pour le gros; et, comme une bigotte marmottant son chapelet se rappelle aux gros grains qu'elle doit y placer un *Pater*, dans la monotonie interminable des *Ave*, — le juge somnolent, aux pugilats corsés prononçait — faveur inestimable — quelques jours de repos, logement et nourriture gratis, aux frais du grand entreteneur public: Monsieur le char de l'État.

Enfin ce fut le tour de la grande cause du jour.

D'un luron éméché, bête en train populaire en toute la commune, la verve trop excitée lui avait attiré le procès-verbal, sur lequel nom et cognom en tête D'outrage grave à Pandore, il était accusé.

Au sortir d'un bouchon où nombreuses chopes et verrées d'alcooliques boissons, des contenant diversés avaient eu les panses, déambulés, pochard sus-cité, empoigné afin d'être au cuvoir communal, pour une nuit logé, avait, au « représentant de la loi, » fait résistance et décoché apostrophe indécente.... que nous dirons plus loin. Et sur l'ordre du Magistrat, avec un bruit de bottes s'avança à la barre le gendarme plaignant.

C'était un grand, bel homme, roux, moustache, barbe avec un air d'autorité humble, exhalant de tout lui des odeurs de cachot, comme moines exhalent, dit-on, odeurs de cloître; — sans préjudice des autres senteurs, qu'en commun ces deux catégories de citoyens son réputées produire. — Enfin son regard était clair, limpide et pur, et puis il possédait cet air de virginal candeur qui est l'apanage incontesté des rosiers et des gendarmes.

Il exposa les faits; comme quoi le prévenu appréhendé au col pour avoir trop beuglé, étant gris à nuictee, avait tergiversé avant d'optempérer aux ordres subjonctifs de lui, sire gendarme. Enfin, pour terminer il n'avait pas rougi de dire, insulte grave....

— Quoi donc? gendarme!

— Mon président, excusez-moi, mais l'injure est populacière, et je suis si plein de respect, quand je m'adresse au tribunal, que je n'ose citer....

— Gendarme, il le faudra, pourtant! la loi l'exige!

Alors se décida Pandore, non sans honte. Il rougit comme doit un pudique gendarme, et dit: Voici les mots: *espèce de gendarme, veux-tu baiser mon...?*

Un effroyable rire ébranla l'édifice!!!

Juge, greffier, huissier, public, tous rigolaient.

Au milieu du prétoire, ahuri, tête basse, Pandore blâmait fort cette gaité pleine d'irrespect.

Dès lors ce fut un tumulte.

La drôlerie du « coupable » qui affirma cocassement avoir voulu, non pas injurier le gendarme, mais lui donner un témoignage de sa grande estime, en lui permettant de déposer un baiser sur la portion la plus éclatante, la plus auréolée de sa personne à lui accusé pour ce fait bienveillant; les plaidoiries pleines de sous-entendus calembouriformes, entre-tirent chacun et tous en haulte liesse. L'auditoire emballé se trémoussait de joie; on s'y tenait le ventre pour qu'il ne crevât point aux secousses que le rire imprimait aux bedaines. Puis, pour délibérer, la cour se retira, et revint, au bout d'un quart d'heure afin de prononcer son sage jugement. — Un silence curieux aussitôt se refit. Et parmi le fatras des *considérants* bêtes, et des *attendus* idiots, celui-ci fut oui, au dam du gendarme, à la joie folle du public:

attendu que l'apostrophe: Espèce de gendarme, veux-tu baiser mon...? qui fait le fond de la plainte, ne peut pas être considérée comme une injure, mais comme une invitation aimable à laquette chacun est libre de se refuser.

Ce qui détermina un bacchanal d'hilarité, un effrondement de corps en délire, une clameur où perçaient hoquets, pouffées, spasmodiques appels de gens suffoqués de gaudriole, trépiglements de pâmés, tappings de mains scandant hurrahs et bravos!

Le prévenu fut acquitté.

LOYS DE GIRAL.

Théâtre wallon.

Vat mix tard qui mâie est encore une œuvre imbroglia dont M. A. Tilkin possède le secret. Certes il faut de l'esprit pour ce genre, beaucoup d'esprit, trop d'esprit! Le wallon, qui ne prétend nullement être né malin, n'arrive pas jusqu'à là. Hennequin l'a compris; son style est français.

Nuire à la pièce, c'est vouloir la résumer à grands traits; l'éplucher nous conduirait trop loin. Force nous est donc de passer outre.

Li chagrin da Chanchet contient d'excellentes choses, à côté de hors-d'œuvres manifestes, ces déclamations patriotiques à tout rompre, noyées dans les effluves en sourdine de la brabançonne que l'orchestre se croit obligé d'épandre sur le morne du tableau. Craintes, frissons, tremolo diminuendo, et les armes d'inonder.

C'est farce.

Le chagrin de Chanchet provient de ce qu'on l'accuse d'avoir fusillé en 1830 son meilleur ami, qu'il a cependant laissé fuir, et dont il a, sans qu'elle sans doute, recueilli la petite fille. A la fin, celle-ci, après le retour de son grand-père, se donne au neveu de Chanchet, en évinçant Louis Jamoul, qui voulait en faire sa maîtresse. Deux bons types sont Nenelle, femme de Chanchet et Linâ Montulet, barbier égrillard de l'hospice des incurables. M. Léon Bernard a tenu ce dernier rôle avec une verve de bon aloi. Les autres interprètes se sont montrés comédiens.

Encore un mot. On n'aime pas chez les wallons, comme le présente cette comédie. Le style laisse parfois bien à désirer. Un exemple : les pilés di l'industrie, que nous y trouvons.

Li Viju de C. Hannay est une œuvre essentiellement wallonne, et de fond et de forme. Bien sue, elle plaira sans nul doute.

Elle nous transporte (son titre l'indique) chez un amateur de pinsons, Jhan Mathi, qui, s'il est battu dans un concours, se grise, et porte le trouble dans son ménage.

Un vieux voisin, jardinier, sur les instigations de la femme de l'amateur, substitue au vieux pinson, qui doit concourir le lendemain, un oiseau tout jeune (ine jône mowe).

Cet oiseau remporte néanmoins le prix, mais est réclamé comme sien par Jhan Joor, un autre amateur. Car, d'après lui, son fils, le jour précédent, était venu, son pinson à la main, faire la cour à la fille de Jhan Mathi, et la substitution avait pu se produire.

Sur ces entrefaites arrive le docteur, troisième amateur, qui arrange le tout en emportant le pinson.

L'action est presque nulle; toute la pièce n'est qu'une étude de mœurs, où l'esprit d'observation de l'auteur ressort à chaque pas. Nous le soupçonnons fort d'être en communion d'idée, concernant les pinsons, avec ses principaux personnages.

Les rôles nous semblent avoir été compris. La pièce n'étant pas bien sue, nous réservons notre appréciation. Exception toutefois pour Mlle Alice Legrain; elle a rendu avec étonnement de vérité la fille volontaire et décidée, ayant déjà la voix haute chez soi, dans ces familles suburbaines qui n'ont ni lourdeur campagnarde, ni émancipation citadine. Nos félicitations les plus chaleureuses à l'artiste qui sait se plier aux exigences de la scène. C'est un gage de talent.

Nous voudrions voir le public plus nombreux à ces sortes de fêtes. Notre théâtre national wallon, appuyé par l'approbation de la foule prospérerait plus qu'encouragé par un gouvernement hostile.

Puissent les Liégeois le comprendre!

SPHINX.

Nouvelles.

Nous apprenons avec le plus grand plaisir que l'Emulation organise, pour le mois de janvier prochain, une exposition de tableaux uniquement consacrée aux œuvres de Jan Van Beers.

Distribution des prix au Conservatoire royal de musique.

Nous n'avons pas assisté au discours de M. le gouverneur, car nous éprouvons toujours un grand sentiment de tristesse en voyant un brave homme obligé, de par sa position, à parler, une fois par an, d'une chose qu'il ne connaît pas.

A moins que le gouvernement n'exige, dans ses provinces, du plus haut fonctionnaire, une compétence musicale, nous ne voyons pas pourquoi l'on ne confie pas le discours annuel à des gens du métier.

Dans les athénées, le préfet ou un des professeurs est chargé de ce soin.

Pourquoi n'en est-il pas de même ici?

Un spécialiste connaissant à fond la question pourrait nous donner des causeries intéressantes :

Sur la nécessité de développer l'instruction chez les artistes ;

Sur la nécessité d'empêcher deux professeurs, l'un au chant, l'autre à la déclamation lyrique, de tirer la même voix en sens contraire ;

Sur la nécessité de ne confier des cours qu'à des personnes essentiellement compétentes et instruites ;

Sur la modestie, qualité des gens de vrai mérite ;

Sur l'inconvénient qu'il y a de réunir dans un même bâtiment une école primaire et une école de musique ;

Sur le peu de dignité qu'il y a de louer le foyer à des particuliers pour bals, soirées, etc., etc. ;

Sur le manque de goût et de bonne volonté qui se remarque à tous les pupitres de l'orchestre, etc., etc.

Pendant la distribution des prix, l'attitude du public est d'une froideur révoltante.

Mais pensez donc, Mesdames et Messieurs, que chaque médaille remportée est le fruit de dix ou de quinze ans de travail opiniâtre et qu'un applaudissement, à ce moment, ferait tant de plaisir aux lauréats. Ce sera peut-être le seul succès de leur vie.

L'ouverture de Weniawski, peu applaudie d'ailleurs (étant donné la présence de l'auteur dans la salle et la bonne complaisance du public liégeois), possède une phrase superbe, mais le reste nous a paru pauvre.

Quelle différence lorsqu'on entend immédiatement après le *Tutti* de ce beau concert en « mi bémol » de Beethoven.

Malheureusement, Mlle Lejeune ne l'a pas compris. Chaque trait est bon, travaillé avec soin, d'une clarté très grande, mais l'enchaînement, la suite dans l'idée manque.

Cependant, nous nous inclinons avec respect devant le résultat obtenu.

M. Bourdouxhe, lui, au contraire, a quelque chose dans la poitrine; il comprend, et nous ne serions pas étonné de le voir réussir.

Un petit conseil en passant. Qu'il lise beaucoup, beaucoup et toujours (Flaubert, Daudet, Zola, de Goncourt, etc., etc., les œuvres littéraires de Wagner, de Berlioz, etc.). Ça lui développera l'intelligence. Qu'il se persuade bien que le musicien, même très bien doué, doit être instruit s'il veut être supérieur.

Mlle Pirotte est jolie, très jolie, séduisante au possible; sa voix est d'une fraîcheur remarquable et d'un beau timbre, mais elle tire bien peu parti de ses qualités naturelles.

Les vocalises laissent fortement à désirer; idem de la compréhension musicale, qui est nulle chez elle. Chanter un air ne veut pas dire ajouter des pauses, des points d'orgue, presser ou ralentir sans motif le mouvement indiqué par l'auteur.

Si l'air du *Billet de Loterie* a été passablement débité, la charmante mélodie de M. Radoux (*le Spectre et la Rose*) a été massacrée.

Quant à l'air de Grétry (*Richard Cœur de Lion*), ce n'était plus qu'une caricature.

L'étude sérieuse du chant et celle des auteurs classiques lui feraient le plus grand bien.

Le concert se terminait par l'ouverture de *Promothée* (Beethoven).

L'orchestre y a montré sa mauvaise volonté accoutumée.

Nous en signalerons un jour les causes et les remèdes que, d'après notre humble avis, on pourrait y apporter.

GHIS.

ESSAYEZ LA CIGARETTE

EXCELSIOR

Emulation.

La causerie de M. Albert Giraud, a été intéressante au plus haut point tant à cause du sujet choisi, « le journal des Goncourt », que de la personnalité de l'auteur.

La diction de M. Giraud, est d'une distinction excessive, trop recherchée même, froide, jamais un mouvement d'éloquence passionnée, même au plus fort de son indignation.

Il est calme lorsqu'il injurie, et il le fait souvent.

C'est chez lui un système. Le but qu'il poursuit est d'impressionner le public contre les *Goncourt*. Aussi dès le principe leur donne-t-il des épithètes malveillantes qu'il répète sans cesse, abandonnant trop, à notre avis, le fond de la discussion, ne considérant pas assez que la nature essentiellement artiste de ces deux frères a pu les porter à critiquer outre mesure certaines manies qui ont dû leur paraître mesquines et ridicules chez des grands hommes, il les traite de « la veuve de Goncourt », « les demoiselles de Goncourt », « les hystériques ».

Cette manière de critiquer les auteurs peut obtenir le résultat voulu, les faire prendre en grippe par le public, mais auprès de l'amateur sérieux il faut un raisonnement plus serré et plus profond.

GHIS.

Ça & là.

Un pianiste chevelu se livrait sur son instrument, dans un concert, avec force gestes épileptiques, à des exercices d'harmonie imitative.

Une vieille dame se pâma d'admiration : — Comme c'est beau !... s'écriait-elle. Voilà le bruit du canon !... la ville est prise d'assaut... on se bat dans les rues... les soldats se livrent au pillage !... — Ah !... mon Dieu !... soupire un voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano !

A l'auberge du Cheval blanc : Une demi-douzaine de chasseurs sont en train de se sécher autour de la cheminée, où un énorme chien tout boueux, tout fumant et tout crotté se tient aux premières loges.

L'aubergiste, aux chasseurs : — C'est à l'un de vous, sans doute, messieurs, ce superbe, ce magnifique animal ? — Non, mais pas du tout ! — Veux-tu bien te sauver, alors, sale bête !

On cause astronomie. — C'est admirable, dit quelqu'un, de penser qu'on soit arrivé à calculer le volume, le poids, la distance d'une planète située à des millions de millions de lieues, et qu'un savant puisse annoncer à heure fixe l'apparition d'un nouvel astre.

— C'est très joli, en effet, réplique innocemment Champoireau; mais ce qui me surpasse, c'est qu'on soit arrivé à connaître le nom de toutes ces planètes et de toutes ces étoiles.

Un jeune parnassien vient de lire une pièce de vers au directeur d'une revue, connu pour son exquisite bienveillance.

— Superbe !... Admirable !... s'écrie l'excellent directeur, Monsieur, vous êtes l'émule de Victor Hugo.

— Mais non, répond le poète en se défendant faiblement. D'ailleurs pourquoi comparer ? Victor Hugo avait son genre, j'ai le mien.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ

Bureau à 5 1/2 h. Rideau à 6 h.

Dimanche 1er janvier, *le Roi s'amuse*, drame en 5 actes, et *les Chevaliers de Brouillard*, drame en 5 actes et 8 tableaux.

Lundi 2 janvier, *les Deux Orphelines*, drame en 5 actes et 8 tableaux; *les Trois Epiciers*, vaudeville en 3 actes.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Dimanche 1er janvier 1888

HAMLET

Grand-Opéra en 5 actes de MM. Barbier et Carré, musique de A. Thomas.

Les 4 premiers actes.

Distribution : Hamlet, Mrs Claeys. — Le roi, Guillaubert. — Laërte, Dessler. — Ophélie, Mlles Sani. — La reine, Lender.

Au 6^e tableau, *la Fête du Printemps*, réglée et dansée par Mlles Didan, maîtresse de ballet, B. Cotelte, Nettment, Lebron, B. et C. Pellegrini et le ballet.

On commencera par :

LES FOURCHAMBAULT

Pièce en 5 actes, de la Comédie Française, d'Emile Augier.

Distribution : Fourchambault, Mrs Sylvain. — Léopold, Rodes. — Bernard, Nersant. — Rastiboulos, Achard. — Marie Letellier, Mmes Vallia Daurely. — Madame Bernard, Debry. — Blanche, Gilberte. — Madame Fourchambault, Richet. — Un domestique, M. Magnée. Bureaux à 5 1/2 heures. Rideau à 6 heures.

Lundi 2 janvier, *la Cigale et la Fourmi* et *le Monde où l'on s'ennuie*.

Théâtre du PAVILLON DE FLORE.

Bureau à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

Dimanche 1er et Lundi 2 janvier 1888.

LES

Mousquetaires au Couvent

Opéra-comique en 3 actes, de MM. Ferrier et Prével, musique de Varney.

Distribution : Bridaine, MM. Crétot. — Brisac, Carpentier. — Gontran, Valdy. — Simonne, Mlles Perrouze. — Marie, Lafeuillade. — Louise, Stainville. — La supérieure, Mme Gilles-Raimbault.

On commencera par :

LE CRIME DE LA RUE MONTAIGNE

Drame nouveau (inédit), en 5 actes et 6 tabl. par M. Robert Ancelin.

Jeudi 5 janvier, représentation extraordinaire au bénéfice de M. Fieux-Labrosse, costumier : *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, opéra bouffe; *Léonard*, grand drame populaire.

Cadeaux. -- Noël et Nouvel-An.

THE CONTINENTAL BODEGA Co

22, PLACE VERTE, 22

offre un élégant PANIER-ÉTRENNES de Vins d'Espagne et de Portugal

AUX PRIX DE

20 fr. 25 fr.

le panier de 6 bouteilles le panier de 12 demi bout.

CHAMPAGNE

E. Mercier & Co

ÉPERNAY.

25 premières médailles

8 diplômes d'honneur

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art

20^e ANNÉE

Comité ERNEST MAHAIM

ALBERT MOCKEL

de Rédaction PIERRE-M. OLIN

MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS : 5 frs l'an.

Union postale, frs 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie

· Aug. Bénard ·

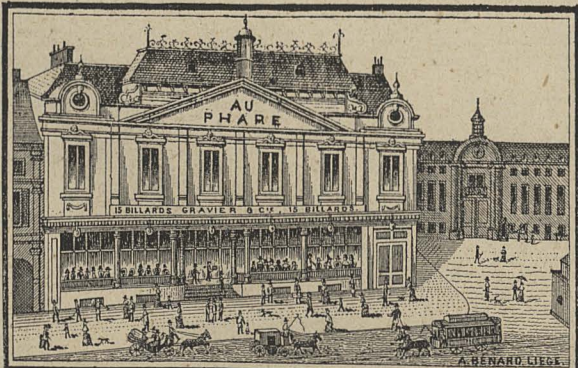
Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CLICHERIE · GALVANOPLASTIE

PHOTOGRAVURE.



AU PHARE — GRAVIER ET Cie

LIÈGE, PLACE VERTE.

BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

RASSENFOSSE-BROUET

SEUL REPRÉSENTANT

DE LA MAISON CHRISTOFLE & Cie

DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile

LIÈGE

GANTS SUR MESURE

J.-E. VERGNES, Fabricant

14, Passage-Lemonnier, Liège.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sawenière.

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.



MELODIE

Paroles de Victor Hugo.

Musique de Joseph Delsemme.

Andantino P

Chant

Piano

La basse bien liée.

mf.

mf.

Piu Mosso 3 cres

mf

do

mf

1 main droite

1 main gauche

ff

Rall.

P. a tempo

Rall.

a tempo

Rat.

diminuendo

pp

pp

Suivez

a tempo

P

A quoi bon en - ten - dre Les oi - seaux des
bois ? l'oi - seau le plus ten - dre Chan - te dans ta voix . Que Dieu montre ou
voi - le Les as - tres des cieux , La plus belle é - toi - le Brill - le dans tes
yeux ! Qu' A - vril re - nou - vel - le Le jar - din en
fleurs ! La fleur la plus bel - le Fleu - rit dans ton
cœur ! Ah ! Cet oi - seau de flam - me Cet as - tre du
jour . Cet - te fleur de l'â - me S'ap - pel - le l'a - mour Cet - te fleur de
l'â - me S'ap - pel - le l'a - mour !

Melkor-Henry